

Le bois à fumer

Autor(en): **Mérine**

Objekttyp: **Article**

Zeitschrift: **Le conteur vaudois : journal de la Suisse romande**

Band (Jahr): **59 (1921)**

Heft 1

PDF erstellt am: **15.05.2024**

Persistenter Link: <https://doi.org/10.5169/seals-216141>

Nutzungsbedingungen

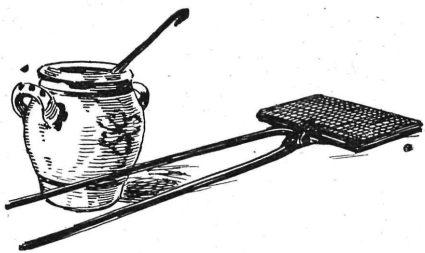
Die ETH-Bibliothek ist Anbieterin der digitalisierten Zeitschriften. Sie besitzt keine Urheberrechte an den Inhalten der Zeitschriften. Die Rechte liegen in der Regel bei den Herausgebern.

Die auf der Plattform e-periodica veröffentlichten Dokumente stehen für nicht-kommerzielle Zwecke in Lehre und Forschung sowie für die private Nutzung frei zur Verfügung. Einzelne Dateien oder Ausdrucke aus diesem Angebot können zusammen mit diesen Nutzungsbedingungen und den korrekten Herkunftsbezeichnungen weitergegeben werden.

Das Veröffentlichen von Bildern in Print- und Online-Publikationen ist nur mit vorheriger Genehmigung der Rechteinhaber erlaubt. Die systematische Speicherung von Teilen des elektronischen Angebots auf anderen Servern bedarf ebenfalls des schriftlichen Einverständnisses der Rechteinhaber.

Haftungsausschluss

Alle Angaben erfolgen ohne Gewähr für Vollständigkeit oder Richtigkeit. Es wird keine Haftung übernommen für Schäden durch die Verwendung von Informationen aus diesem Online-Angebot oder durch das Fehlen von Informationen. Dies gilt auch für Inhalte Dritter, die über dieses Angebot zugänglich sind.



A PROPOS DE BRICELETS

AUSSEI loin que je remonte dans mon jeune âge, le « jour à bricelets » m'apparaît comme un jour mis à part dans le nombre des jours heureux. C'était dans la dernière semaine de l'année, généralement l'avant-veille de St-Sylvestre, que, chez mes parents, on faisait cette friandise, et nous les petits, assistions, comme bien l'on pense, à cette opération.

Après la « gouverne » des bêtes, la mère mettait son grand tablier, ma sœur aînée de même, et mon oncle Ferdinand montait au grenier prendre le fer à bricelets qui y dormait depuis la dernière fête du village. La pâte composée de fine farine, d'excellent beurre, d'œufs frais, de crème, de sucre fin et d'écorce de citron râpée reposait depuis quelques heures dans la pétrissoire recouverte d'un linge bien blanc. Déjà nous avions pu, les petits, accrocher quelques bribes de cette pâte, et, ma foi, c'était fameux. Nous augurons bien des bricelets projetés. Un grand feu pétillait sur le foyer, l'oncle Ferdinand avait graissé les fers avec un morceau de lard, ma sœur aînée préparait les boulettes... En avant.

Dire que notre mère n'éprouvait pas quelque émotion d'auteur à cette minute suprême serait, j'imagine, ne point juger équitablement l'excellente et bonne ménagère. Elle mettait de l'amour propre à faire des bricelets irréprochables, et, au village, on reconnaissait « ceux de la Marianne » rien qu'au parfum. Aussi, lorsque le premier bricelet était hors du fer, elle l'offrait à mon oncle; en un instant chacun de nous attendait, non sans anxiété, le verdict du brave homme. Ma mère le regardait en fronçant un peu les sourcils; ma sœur aînée, la main dans la pâte, interrompait la confection des boulettes, et nous, les gosses, écarquillant les yeux, la bouche bée, écoutions croquer ce spécimen avec une attention quasi religieuse.

L'oncle dégustait gravement, savourait, claquait de la langue et des lèvres, tout cela avec une lenteur qui nous impatientait un peu; puis, enfin, il souriait, pinçait le nez, clignait de l'œil et faisait de la tête un petit signe affirmatif qui voulait dire: « Ça y est ! »

Alors, le bon visage de ma mère se déridait, ma sœur aînée, toute joyeuse, se remettait à ses boulettes et, nous, les enfants, nous nous regardions en riant et en passant sur nos lèvres, ainsi que le font les chats, un bout de langue rose et gourmande.

Ah! le bon vieux temps; comme nous croquions ces bricelets chauds, dont l'arôme remplissait la grande cuisine et dont les échantillons s'entassaient dans de grandes corbeilles. Quelle joie! quelle gaieté!

Ma mère souriait de nos folies, mais parfois, prise de tristesse, elle songeait au père, mort depuis peu d'années, et devenait rêveuse. Alors, en cet instant, on ne disait mot, surtout quand grand-mère, superstitieuse comme toutes les personnes âgées de cette époque, nous disait en posant un doigt sur sa bouche: « Enfants, taisez-vous ! »

Alors, nous baissions la tête, ainsi qu'on le fait à l'église.

Mais notre mère était trop bonne pour attrister son monde; elle chassait bien vite ses pensées douloureuses et reprenait son joli sourire, qu'aucun de nous n'a jamais oublié.

— Fais les parts, Annette, disait-elle.

Annette, c'était ma seconde sœur. Il fallait qu'elle mit sur des assiettes les parts des parents, des amis, des voisins, des pauvres, sans compter celle de Monsieur le ministre et de Monsieur le régent. Et c'est nous, les enfants, qui le lendemain allions offrir aux élus ce spécimen de la pâtisserie familiale. Encore

une expédition joyeuse qui nous rapportait quelque friandise et quelques gentils propos. C'était comme une répétition de la promenade de St-Sylvestre, que nous accomplissions en bande, avec nos camarades de village, filles et garçons, en chantant devant la maison ce couplet oublié:

*Venez, petits et grands,
Nous écouter en passant!
Les prières et les vœux
Que nous faisons à notre Dieu,
Pour votre santé
Et prospérité!*

Bien que ces temps soient loin, très loin, il me semble les voir encore, mais ils sont comme voilés d'une légère brume. Actuellement, on fait toujours des bricelets, mais, mes bons amis, ils ne valent pas, pour moi, me semble-t-il, ceux que je croquais aux jours heureux de mon enfance.

C. P.-V.

NOËL CLASSIQUE

LE Noël classique, c'est le Noël blanc et froid. Cette année donc, nous n'avons pas eu un Noël classique. Il a fait un temps superbe: ciel bleu, soleil et chaleur.

C'est contraire à la tradition qui exige impérieusement qu'il fasse froid le 25 décembre et que nos toits, nos arbres, nos routes y soient poudrés de givre. Le bonhomme Noël lui-même n'est jamais représenté autrement que sous les espèces d'un vieillard en houppelande, à la longue barbe fleurie et qui, chargé de sa hotte allégorique, s'en va bravement sous une lourde chute de neige.

Or, en réalité, dans la région de Paris, dit un chroniqueur français, et la majeure partie de la France, la neige est assez rare à Noël et l'on y compte les hivers où, comme en 1860, 1870, 1879 et 1917, il fut donné de la voir s'abattre en abondance ce jour-là.

Le plus souvent, sous notre climat, ce ne sont pas de jolis flocons qui tombent à cette époque de l'année, c'est de la pluie ou de la brume, à moins que le soleil ne se réveille comme pour glorifier, lui aussi, le plus prestigieux des anniversaires.

Telle est du moins la constatation que l'on a pu faire depuis un siècle ou deux. Car, si l'on remonte plus haut, il est bien certain que l'on retrouve la trace de nombreux hivers précoces et sibériens qui, le 25 décembre au matin, procuraient généralement aux enfants, sinon à quelques grandes personnes, le plaisir un peu égoïste de se réveiller sous la neige.

En 401, notamment, il fit si froid en Europe, que, à Noël, la mer Noire se trouva entièrement prise par les glaces. Cinqante et un ans plus tard, jour pour jour, le Danube, solidement gelé, livrait passage à une armée nombreuse.

L'hiver de 1233 fut encore plus rigoureux. Dès Noël, toutes les rivières de l'Italie furent transformées en patinoires, ainsi que le Rhône, la Loire et la Seine. Et, aux XVI^e et XVII^e siècles, on subit maints grands hivers, où, à la même date, les Parisiens purent s'ébattre sur la glace de leur fleuve et les Londoniens sur celle de la Tamise.

Jé te crois! — Toi qui te dis si fort, porte donc un poids de cinquante kilos à bout de bras.

— Ma foi, j'en essayerai même pas. On a l'air trop bête de rester comme cela le bras tendu... pendant des heures!...

POUR UNE VIRGULE

VOUS vous souvenez de l'article que nous avons publié samedi dernier, dans lequel l'auteur, M. O. D., montrait les conséquences ou très graves ou très comiques qui peuvent résulter d'une mauvaise ponctuation.

Nous donnions cette phrase:

« Un paysan avait acheté un veau; et la mère au paysan était aussi le père du veau. »

Baroque, n'est-ce pas? Mettez le point et virgule au bon endroit et tout est pour le mieux.

« Un paysan avait acheté un veau et la mère; au paysan était aussi le père du veau. »

VIELLES RECETTES

NOUS voici en plein hiver, saison des rhumes et des bronchites. Comment les soignait-on autrefois? Ces quelques recettes extraites d'un recueil du XVII^e siècle permettent de se rendre compte de ce qu'était la thérapeutique à cette époque.

Contre la toux.

Prenez des raves en quantité suffisante, que ferés cuire dans la braise; puis estants cuites, les pelerés. Les ayant pelées et nettoyées de toute ordure, exprimerés le jus duquel en ferés sirop avec sucre et de ce sirop donnerés au patient, une cuillerée à la fois, soir et matin. Il est certain qu'il guarira.

Autre recette.

Prenez des noisettes de coudrier et leur osté l'écorce en eau chaude, puis les broyés et destrempés au vin blanc; et au matin et au soir en boive le patient à jeun et il sera tantost guarit de toux vieille ou nouvelle, tant soit-elle mauvaise.

Autre recette.

Broyé l'os de seiche et le destrempé en eau chaude, puis en donné à boire au patient, et il guarira.

* * *

Comme on le voit, le remède est simple et le traitement peu coûteux. L'un et l'autre sont-ils efficaces? *That is the question!* répondrait lady Albion.

F.-R. Campiche.

LA FLEUR D'ORANGER

Du Mont-Blanc d'Aoste:

Les mariées de blanc vêtues ne pénétraient pas à l'église au bras de leur papa pour en ressortir au bras de leur époux, sans porter sur leur front la couronne symbolique de fleur d'oranger. Leur robe souvent était également garnie de ces mêmes fleurs, et dans bien des ménages, sous globe, sur la cheminée du salon, on conservait la blanche garniture de cire jaunie par le temps.

Eh bien, il paraît que la fleur d'oranger a fait son temps. Désormais, c'est celle du lys qui est à la mode. Le symbole de pureté demeure; mais la fleur de lys signifie aussi « autorité, royauté ».

Dès le jour des noces, les femmes veulent bien montrer qu'elles commanderont dans leur ménage.

Oh! signe des temps féministes!

(Communiqué par M. G.)

LE BOIS A FUMER

*Les souvenirs d'en-fan-an-ce
Ne s'effa-à-cent jamais.*

GOUTTEUX très illustres, vieux barbons éden-tés, mes frères à cheveux blancs ou gris (à supposer qu'il vous en reste), ce titre ne vous dit rien? Si c'est le cas, marchez à reculons et remontez une cinquantaine d'années en arrière (plutôt plus que moins) et faisons cette route ensemble, si bien le voulez. Rappelons-nous nos équipées de vacances et des samedis arpes-midi, sous un beau soleil, sur les bords de la Louve, qui coulait limpide dans le Vallon verdoyant où s'élève aujourd'hui le quartier de la Borde. Rappelons-nous aussi les flâneries à Vidy le long de la Chamberonne. Ces lieux enchanteurs qui avaient un charme particulier pour les petits Lausannois que nous étions alors, nous attireraient par leur faune et leur flore. Dans le domaine de cette dernière, une plante avait pour les jeunes intellectuels que nous étions, des séductions particulières: c'est de la clématite des haies dont je veux parler, que nous appelions *rouarbe*. Ah! mes amis, quand on avait la chance de trouver une tige de ce végétal, à peu près sèche et bien poreuse, la débiter en bouts, y mettre le feu d'un côté et nos lèvres de l'autre était l'affaire d'un instant. Avec quelle jouissance on aspirait cette fumée qui pinçait les yeux! L'humidité du bois se condensait sous forme d'un âcre pseudorogommeuse qui irritait la langue et la bouche, c'était un inconvénient, mais combien petit à côté du plaisir de violer les règlements scolaires qui interdisait de fumer à la volupté de se suggérer qu'on est des « hommes », fumant de vrais cigares et pas en chocolat, s'il vous plaît.

Ces moments étaient bien doux et paraissaient bien courts. Les grands sons, les veveys, les londrès, les patatellos que nous nous sommes offerts depuis n'ont pas été fumés avec plus de délices!

La rentrée au logis paternel était précédée d'une petite manœuvre qui consistait à se souffler mutuellement dans le nez, aux fins de savoir « si l'on sentait » (sous-entendu le tabac), ceci par crainte d'une maternelle admonestation.

A défaut de clématite, des sarments bien secs la remplaçaient. Le jone donnait aussi un très bon bois à fumer.

Au temps jadis on avait des parapluies dits « de ménage » en cretonne bleue, aptes à abriter facilement trois personnes, les « baleines » de ces parapluies étaient généralement en jone, très fumables. Il me souvient que mon frère et moi « désossâmes » bien proprement un de ces vénérables riflards presque neuf, pour en fumer avec délice la carcasse. Tout le parapluie y passa.

Il y a plus de cinquante ans de cela... Comme voient les années!

Mérine.

MUSSET ET SAINTE-BEUVE

MAZARELLE, dans les *Echos de partout* de la *Semaine littéraire*, rappelle, à propos de la reprise de *Barberine* au théâtre, les prétentions nobiliaires d'Alfred de Musset. La famille du génial poète se targuait d'une parenté, quelque peu lointaine si réelle, avec celle de Jeanne d'Arc, par l'intermédiaire de la famille Villebresme dont un membre épousa Catherine du Lys, nièce de l'héroïne nationale française.

Les armes de Musset sont: d'azur à l'épervier d'or, chaperonné, longé, perché de gueules. Dans un sonnet à son ami Tattet, le poète évoque:

...L'épervier d'or dont mon casque est armé.

Ce seraient des armes parlantes, épervier se rendant en latin par *musculus* (*musset*) d'où dérive directement *émouchet* (petit épervier) et le patois *mot-set*, qui, en Valais du moins, est le nom donné à l'oiseau de proie redouté des basses-cours. Le même dans certaines régions du pays romand est appelé, sans que je sache pourquoi, du nom singulier de *bon oiseau*!

Le mot *Epervier* viendrait-il comme le dit Larousse du bas-allemand *Sparver*?

Sainte-Beuve raillait l'attachement de la famille Musset à une sorte de totem ailé. Le poète répliqua en décochant au critique le mordant blason suivant:

D'azur semé d'étoiles d'argent à la vache (*beuve*) d'or.

Ce nom de Sainte-Beuve est assez singulier. Quelque étymologiste pourrait-il nous dire si le vindicatif jeu de mot d'Alfred de Musset pourrait avoir quelque fondement scientifique? Je pose la question.

M. G.

LA PROSE SENTIMENTALE

EN PROVINCE ROMANDE

VOICI la reproduction, conforme à l'original, d'une tendre missive vieille de six ans et tombée sous les yeux indiscrets d'un journaliste dans une de nos bonnes petites villes romandes. Nos lectrices, ferventes adoratrices d'Apollon et des Muses, la liront avec intérêt et en feront peut-être leur profit.

* * *

M....., le 1^{er} décembre 1...

Monsieur,

Permettez que je vous remercie pour vos cartes; toutes ces pensées, arrivant tantôt d'un côté, tantôt d'un autre me font plaisir, croyant voir par là que vous n'oubliez pas M....., qui lui aussi regrette les amis disparus.

Avec eux, tout est parti... mais pourtant quelque chose demeure, dans chaque petit coin de cœur: n'ont-ils pas laissé les traces de leur passage? et qui sait, si pour eux aussi l'automne n'est pas là?

Si vous vissiez combien M..... est triste! jamais il ne m'a paru aussi morne.

Je suis aujourd'hui bien triste. De gros papillons noirs voltigent autour de ma tête. Ma personne morale n'est plus qu'un squelette, un arbre dépourvu de sève, privé de toutes ses branches. Il est aussi des heures où la vie nous apparaît tout en noir, où les beaux jours semblent à tout jamais perdus. Malgré

le peu d'espoir qui nous reste, je ne sais pourquoi cette heure a été choisie pour vous écrire, et comment j'ai osé vous dire ma peine, j'en suis vraiment honteuse, mais ne repoussez pas ma lettre! car je la vois, petite, s'avancant vers vous craintive et d'un pas peu sûr, n'osant dans sa timidité vous dire la cause de son retard, retard qui pourtant passera auprès de vous inaperçu, ma pauvre lettre à peine lue sera vite jetée à la flamme qui la recueillera sera seule à partager sa peine qui est celle de sa maîtresse.

Je pense que vous êtes bien arrivés à votre lieu de destination et que votre course s'est effectuée sans trop de difficultés malgré sa longueur. Bien des amitiés de la part de mes deux cousines, et moi je reste votre Léonie qui pense souvent à son grand ami.

LES FÊTES DE L'AN AU GRAND THEATRE.

Vendredi 31 décembre: *Mademoiselle ma Mère*, 3 actes de Louis Verneuil. Le spectacle sera terminé à 11 h. 30. — Samedi 1^{er} janvier, en matinée à 2 h. 15 *Le Courier de Lyon*, drame en 7 tableaux avec toute la troupe. En soirée à 8 h. précises: *Quatre-vingt-treize*! drame en 13 tableaux à grand spectacle avec fanfare et nombreuse figuration. — Dimanche 2 janvier, en matinée à 2 h. 15, *Quatre-vingt-treize*! En soirée, à 8 h. précises, *La dame de chez Maxim's*, l'impénable succès de gaieté. — Lundi 3, en matinée à 2 h. 15 et en soirée à 8 h. précises, dernières de *Quatre-vingt-treize*!



LA VENGEANCE DE PIERRE-DAVID

Nouvelle vaudoise inédite.

I

Charles-David Bernoux, député du cercle de Biollens, descendait à la ville voisine sur son char à banes, attelé d'une belle jument grise. C'était par une après-midi brumeuse de février. De lourds nuages noirs traînaient sur les crêtes du Jura. En haut les sapins étaient encore couverts de neige; mais déjà le vent chaud qui annonce le printemps avait soufflé.

Sur un repli du terrain, au pied des grandes forêts, il y a une vaste clairière. Brusquement les sapins cessent pour faire place aux champs plantés de pommiers et de poiriers. Au bas de la pente, de chaque côté du Biollon — le torrent qui descend de la montagne — le village apparaît. C'est Biollens.

Au premier contour de la route, Charles-David regarda le village, puis, comme le vent soufflait très fort, il boutonna sa grande pèlerine noire, enfoua jusqu'aux oreilles son large chapeau de feutre. Sur sa face maigre, on distinguait les rides qui creusaient la cinquantaine. Une barbe grise, taillée en pointe, lui allongeait encore le visage. Les yeux, d'un bleu clair avaient des regards durs comme l'acier. Ils disaient la volonté, l'esprit de domination.

Le député allait à la foire. Cependant son intention n'était pas d'y faire du commerce. Le renouvellement du Grand Conseil approchait. Il devait avoir lieu le premier dimanche de mars. Le lendemain, qui était le dernier dimanche de février, les électeurs se réunissaient en assemblée pour désigner les candidats.

Comme Charles-David tenait beaucoup à être réélu, il n'avait pas de temps à perdre. Sur la place de la foire, il était sûr d'y voir la plupart des électeurs influents. On parlerait politique autour d'un verre de petit blanc au Café du Commerce, on fumerait des cigares et l'on préparerait tout doucement la réélection.

La jument grise trotta de son pas régulier en secouant ses grelots. Le char à banes passait maintenant dans un petit bois. La route descendait. Les sabots du cheval faisaient sauter en l'air les cailloux. Au bas de la pente le chemin contourne brusquement et passe dans des champs dont les sillons conservent encore un peu de neige.

Le député Bernoux était bourgeois de Biollens et sa famille, une des plus anciennes du village. Il pos-

seidait, rue des Scieries, une vaste ferme aux volets verts. Un mur mitoyen séparait les appartements des dépendances, et au milieu de la cour pavée une fontaine jetait à plein goulot la bonne eau de la montagne, dans ses deux bassins. La porte de la grange était couverte de primes obtenues aux concours du bétail.

Les Bernoux avaient toujours habité là. Cependant leur famille était nombreuse. Comme beaucoup portaient le même nom, on les désignait par le prénom et souvent par un sobriquet. Depuis douze ans qu'il faisait partie du Grand Conseil, Charles David était pour tout le monde « le député ». Il avait été élu parce qu'à ce moment-là il était syndic et aussi parce qu'il possédait un beau domaine.

Il n'était pas comme d'autres paysans qui ont toujours de gros intérêts d'hypothèques à payer. Outre son domaine, il possédait des titres et cela lui donnait une importance considérable. Il prêtait à ceux qui tombaient dans le besoin, mais le taux qu'il réclamait était toujours très élevé. Seulement voilà, on ne disait rien, on continuait de voter pour lui parce qu'autrement il aurait réclamé le remboursement immédiat de son argent.

(A suivre.)

JEAN DES SAPINS.

ROYAL BIOGRAPH. — Le programme du Royal Biograph pour les Fêtes de l'An mérite une attention toute spéciale de par la valeur artistique du film principal *Whitechapel* ou *Les Mystères de Londres*, le plus grand roman policier de l'époque. L'interprétation et la mise en scène sont tout à fait remarquables. A la partie comique, un film qui détient actuellement le record de fou-rire, *La Noce de Fatty*. Enfin le *Biograph-Journal*, avec ses actualités mondiales.

KURSAAL. — Voici quels seront les gais spectacles d'opérettes pendant les fêtes de l'An:

Vendredi 31 décembre, en soirée, samedi 1^{er} janvier en matinée et lundi 3 en soirée: trois, dernières de *La Chaste Suzanne*, avec grande bataille de serpents, fleurs, confettis. — Samedi 1^{er} janvier en soirée et dimanche 2 en matinée: *La Poupee*, un des plus grands succès de Mme Mary Petitemange. — Dimanche, en soirée, dernière de *Rêve de Valse* et à la matnée de lundi 3: *Les Cloches de Corneville*.

Il y en aura pour tous les goûts!

Royal Biograph

Place Centrale - LAUSANNE - Téléphone 29.39
Matinée à 3 h. Tous les jours Soirée à 8 1/2 h.

A L'OCCASION DES FÊTES DE L'AN

Du Vendredi 31 Décembre 1920 au Jeudi 6 Janvier 1921

Le plus grand roman policier de l'époque:

WHITECHAPEL

ou les

MYSTÈRES DE LONDRES

Grand drame policier en 6 parties se déroulant dans les bas-fonds de Londres.

Un record de fou-rire:

LA NOCE DE FATTY

Immense succès de folle gaieté en 2 actes.

SAMEDI 1^{er} JANVIER
2 Matinées à 2 1/2 h. et 4 1/2 h.
2 Soirées à 8 h. et 10 1/2 h.

DIMANCHE 2 JANVIER
2 Matinées à 2 1/2 h. et 4 1/2 h.
2 Soirées à 8 h. et 10 1/2 h.

Vermouth NOBLESSE

DÉLICIEUSE GOURMANDISE

SE BOIT GLACE G. 162 L.

PHOTOGRAPHIE ARTISTIQUE
PHOTO-PALACE - LAUSANNE

1, Rue Pichard Rue Pichard, 1

Rédaction: Julien MONNET et Victor FAVRAT.

J. MONNET, édité. resp.

Lausanne. — Imp. Pache-Varidel & Bron.